



Paul à Québec

de François Bouvier

REVUE CINÉ-BULLES

Publié initialement dans la revue *Ciné-Bulles*, voici un texte de Nicolas Gendron sur le film *Paul à Québec* de François Bouvier. Il est mis gracieusement en format PDF à la disposition des enseignants inscrits au programme L'OEIL CINÉMA de l'Association des cinémas parallèles du Québec (ACPQ). Toute reproduction ou utilisation dans un autre contexte est interdite sans l'autorisation de l'ACPQ.



Culture
et Communications

Québec



Tutoyer la mort



NICOLAS GENDRON

La chanson est archiconnue: la Saint-Jean-Baptiste, c'est à Québec que ça se passe. Mais pour Paul, gentil dessinateur et père de famille, point de Plaines d'Abraham. La Fête nationale se célèbre néanmoins à deux pas, chez la belle-famille, à Saint-Nicolas. Le beau-père Roland peut y gâter à loisir «ses lapins et ses petits lapins», en l'occurrence toute sa descendance. Et la vie suit son cours, et les saisons défilent. Paul devient enfin proprio avec sa blonde Lucie; leur fille Rose s'amourache d'un caniche au visage en biscuit; Internet donne des maux de tête à ses nouveaux adeptes, sans s'effondrer au bogue de l'an 2000... Mais la maladie vient assombrir le tableau: un vilain cancer frappe Roland et, du coup, le moral de toute la lapinière.



Québec / 2015 / 98 min

RÉAL. François Bouvier **SCÉN.** François Bouvier et Michel Rabagliati, d'après la bande dessinée homonyme de Michel Rabagliati **IMAGE** Steve Asselin **MUS.** Benoît Charest **MONT.** Michel Arcand **PROD.** Nathalie Brigitte Bustos, Karine Vanasse, Valérie D'Auteuil et André Rouleau **INT.** François Létourneau, Gilbert Sicotte, Julie Le Breton, Louise Portal, Myriam Leblanc, Brigitte Lafleur **DIST.** Remstar Films

Au Québec comme à l'étranger, traduit en anglais, en espagnol, en allemand ou en croate, Paul est un véritable phénomène de bande dessinée, qui a surgi tout doucement au tournant du XXI^e siècle, plus précisément en 1999, avec le nostalgique *Paul à la campagne*. Personnage attachant et rassembleur, Paul n'est pas la Martine des temps modernes, et ce, même si ses aventures se déclinent souvent en des lieux très communs: *Paul en appartement*, dans le métro, à la pêche ou au parc. Jamais loin d'une spontanéité gamin, il n'en est pas moins un héros adulte, ou du moins qui pose un regard d'adulte sur l'enfant qu'il a été et qui remonte le fil de ses souvenirs sans une once d'amertume, même quand la douleur se profile à l'horizon. On est ici

en présence d'un caractère lumineux, pas benêt pour autant, tout à la fois humble, drôlement expressif et d'une belle maladresse. Ses tranches de vie sont baignées d'une réelle québécoiserie, ne serait-ce que par leurs références géographiques ou culturelles, mais touchent aisément l'universel... Sans doute parce qu'elles tirent leur origine de la vie de leur auteur, Michel Rabagliati, qui a récolté maints honneurs pour les aventures de son *alter ego*, dont le prestigieux Prix du public du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, pour *Paul à Québec*: probablement l'épisode qui aura scellé la renommée du personnage par la nature hypersensible de son histoire.

Le voilà adapté au grand écran, sous la houlette de François Bouvier (**Les Pots cassés**, avec un certain Gilbert Sicotte, **Histoires d'hiver**, **Maman Last Call**), tout juste avant qu'atterrisse en librairie le huitième tome de la série, *Paul dans le Nord*. Premier passage du neuvième au septième art en sol québécois, le film était d'autant plus attendu qu'il prenait le pari de l'action réelle. Et que l'on avait annoncé ses têtes d'affiche, très bien choisies, depuis longtemps déjà. Celles-ci ne déçoivent pas: François Létourneau a le pif, la bonhomie et la dégain du rôle-titre; la sensibilité de Julie Le Breton est parfaite pour incarner Lucie; et Gilbert Sicotte devient Roland avec toute sa superbe, sa retenue et sa dignité naturelle de vieux routier — se trouvait-il quelqu'un pour en douter? Et le long métrage, alors? Comme toute bonne œuvre qui peut



« L'idée la plus féconde qu'ont eu les scénaristes est celle d'avoir fait germer, en **Paul à Québec**, la vocation de bédéiste du personnage. »

compter sur ses aficionados, **Paul à Québec** rencontrera assurément chez son public quelques réticences, mais rien ici pour déchirer sa chemise. Le principal deuil à affronter n'en sera pas un de lecteur, mais celui qui se dessine au centre de soins palliatifs, tout en finesse et en clair-obscur.

Le point d'ancrage de l'œuvre de Rabagliati, c'est le temps qui passe, avec ses petites et ses grandes joies, les traces du passé qui disparaissent sans crier gare, au gré du progrès ou de la lente marche du monde, la vie qui s'inscrit dans la chair et surtout dans les mémoires. Ça pourra paraître simpliste aux plus cyniques, mais le dosage entre le quotidien et le plus grand que soi y est très précis, en même temps qu'instinctif. Scénariste du film, avec le réalisateur, Rabagliati n'a pas perdu de vue la force des détails. Ici, une photo de mariage manquante et à venir, en guise de subtile pression familiale; là, un clin d'œil à **L'Âge de la machine** de Gilles Carle, au chevet du malade; ailleurs, encore, une chandelle qui vacille... À l'instar de la bédé, les mois s'affichent au compteur, et (feu) Le Madrid, arrêt névralgique de l'autoroute 20, marque de sa silhouette atypique les voyages entre Québec et Montréal.

Mais là où le format papier permettait de survoler un an et demi d'existence, et même deux maladies plutôt qu'une, l'adaptation condense le récit sur six mois, peut-être de peur de rater une marche ou deux par trop d'ellipses. Le rythme en est resserré: en émane davantage une routine bousculée que l'observation patiente d'un long fleuve tranquille. Au passage, on règle rapidement la question de la nouvelle maison de Paul et Lucie (et hop, un caméo de la productrice Karine Vanasse!) et l'on escamote quelques réflexions plus sociétales, dont celle, tout à fait brillante, sur l'indépendance du Québec. « Des fois, j'ai l'impression qu'on a raté le bateau », se dit Suzanne, la belle-sœur de Paul, alors que les « lapins » et leurs conjoints surplombaient le cimetière, le Saint-Laurent et un cargo au loin. Un cimetière que l'on allait inévitablement retrouver plus tard dans l'histoire: serait-ce à dire que l'on enterre un pays comme on enterre un homme, sans un bruit?

Paul à Québec concentre toute son attention sur deux pivots majeurs et c'est très bien ainsi. Il y a la maladie qui guette et l'on n'y échappe pas. Même qu'elle est vite nommée dès le début du film: cancer de la prostate, tout le monde est au courant.

Pris à temps, le mal peut être guéri, c'est une formalité. Les cicatrices de Roland, que Paul confondait avec un tatouage dans la bédé, ne sont ici que les marques de traitements qui vont bien. Mais voilà que Rabagliati et Bouvier ont choisi de recouper les deux mésaventures de santé en une seule, et que ce cancer de la prostate n'est que



François Bouvier et Michel Rabagliati

l'arbre qui cache la forêt. C'est le pancréas qui se dérègle et avec lui la Grande Faucheuse qui se rapproche en courant. Alors que toute la famille apprenait, dans la bédé, la mauvaise nouvelle en même temps, la matriarche Lisette et Paul sont les seuls, à l'écran, dans le secret des dieux : elle qui en retarde l'annonce dans le but évident de protéger ses enfants ; lui qui devient le confident de Roland au détour d'une cigarette. Au près de Lucie, Paul sera d'ailleurs coincé, mais très brièvement, par le poids de ce secret.

L'autre différence marquée de cette adaptation cinématographique est d'une logique élémentaire. L'album *Paul à Québec*, le sixième de la série, brossait généreusement un portrait de la belle-famille ; Paul y apparaissait comme un témoin privilégié plutôt qu'un acteur de premier plan. Il fallait donc, pour entamer la série au grand écran, corriger un peu le tir, de sorte que les non-initiés puissent adopter le héros sans trop d'efforts. Pour ce faire, la relation entre Paul et Roland se bonifie en tendresse et en silences complices. Non seulement le vieil homme lui avoue-t-il le mal qui le ronge, dans le sombre récit de son enfance (les *flash-back* sont

malheureusement un brin appuyés), mais il lui demande aussi la faveur suprême — réservée au père de Paul dans la bédé —, soit celle de lui faire la barbe. L'intimité ainsi partagée, toute banale et masculine soit-elle, a l'allure d'un rituel de passage, renforcée par cette transition du « vous au tu » initiée par Roland et grâce à laquelle cède la dernière digue de résistance entre les deux hommes.

S'il y a bien quelques clins d'œil à d'autres tomes, dont l'idée de l'étoile anonyme au-dessus de la Grande Ourse, empruntée à *Paul a un travail d'été*, et quelques détours par Tintin, la filiation avec la bande dessinée tient à une discrète narration et surtout à l'humour bon enfant qui la caractérise. Que ce soit par les travers rigolos d'une famille unique qui ressemble néanmoins à toutes les autres (la mère qui en fait trop, les histoires de peur, les parties de cartes, le rire comme rempart à la fatigue) ou dans le rythme effréné des journées échevelées (la valse des brosses à dents, la course à la propriété, le slalom des fauteuils roulants, la technologie et ses dédales à rendre fou), Bouvier présente sa galerie de personnages bien campés avec un œil bienfaiteur et amusé. Outre une ou deux facéties qui tombent à plat, les vieux gags comme les nouveaux passent facilement le test de la comédie populaire, dans son acception la plus noble.

Le traitement est sobre, sans esbroufe et s'aventure rarement dans un ludisme exacerbé, si ce n'est dans une saynète qui rappelle les « vues » d'autrefois, dessins rudimentaires à l'appui, pour illustrer les habitudes de visite au centre de soins palliatifs, entre cigarette(s) et partie de Scrabble qui n'en finit plus. Mais la qualité graphique de *Paul à Québec* peut également se traduire dans la composition méticuleuse d'un plan, comme en témoignent ces quelques secondes où Roland chemine péniblement à l'aide d'un déambulateur, à l'ombre d'un arbre aussi vénérable que lui, tandis que le jour décline. Les couleurs y sont sublimes et contrastent avec le deuil qui se prépare. En parallèle, la trame sonore conserve toute la portée symbolique qu'elle peut avoir sur papier et à laquelle Rabagliati apporte toujours grand soin. Outre les œuvres délicates de Benoît Charest, la musique s'invite à la fête en plusieurs teintes, de la chanson à répondre signée Paul Piché à l'*Ave Maria* rédempteur de Schubert. Une chorale, dont font partie Paul et son créateur (un autre caméo, cette fois-ci de Rabagliati), chantonne aussi en filigrane. Enfin, la présence



de la trop rare Lou Babin (rappelez-vous *Le cœur est un oiseau*, qu'elle embrassait à s'en fendre l'âme dans **Le Party**) vient confirmer, un accordéon sous le bras, que la musique est et sera toujours un baume face à la mort.

Mais l'idée la plus féconde qu'ont eu les coscénaristes est celle d'avoir fait germer, en **Paul à Québec**, la vocation de bédéiste du personnage. On le retrouve d'abord dans une imprimerie, travaillant aux côtés de son père — clin d'œil au *Paul apprenti typographe*, qui venait en duo avec *Paul à la campagne*. Avec des photos de famille, pour l'anniversaire de mariage des beaux-parents couplé avec la Saint-Jean, le voilà qui bricole une carte de vœux en 3D, qu'évoque d'ailleurs l'affiche du film, ou qui offre à Roland le croquis d'une vieille voiture de 1964 pour lui rappeler son jeune temps. Paul se fait aussi admiratif des planches de bédé en couleur qu'il doit faire imprimer à son boulot — tiens donc, le joli hasard, c'est Red Ketchup, publié comme Paul chez La Pastèque!



Gilbert Sicotte (Roland), Louise Portal (Lisette), Julie Le Breton (Lucie) et François Létourneau (Paul) dans **Paul à Québec**

Lentement mais sûrement, son regard s'aiguisé et s'affine à mesure qu'il observe son entourage, jusqu'à se crayonner lui-même un soir dans son sous-sol, qui sera bientôt son atelier. Au final, la réalité se confond avec la bédé et celle-ci devient l'outil premier d'une réconciliation possible avec la vie, quand la mort s'y invite en voleuse. Les segments d'animation, pilotés par Rabagliati lui-même, à savoir le générique d'ouverture et la scène finale, sont d'ailleurs d'une beauté admirable, tant et si bien que l'on se plaît à rêver de ce qu'aurait été

un film entier en version animée. Un petit supplément d'âme, peut-être? Comme se le demande Michel Rivard, dans la chanson *Après on va où?*, entonnée en guise de point d'orgue: «Qu'est-ce qu'on laisse aux vivants?» Pour Roland, ça tient à peu de choses tangibles: quelques lapins, une casquette, puis des histoires à raconter... et à dessiner. 